

CHAPITRE XXXIII.

L'HÉRITIER DE LA COURONNE.

Si au milieu des fêtes et des réjouissances publiques on eût observé Esterka, on aurait découvert des larmes silencieuses débordant sa paupière, des soupirs étouffés trahissant la souffrance de son âme.

La malveillance de toute la cour, qui ne pouvait pardonner à une Juive son élévation, lui suscitait constamment mille chagrins,

mille humiliations dont elle ne pouvait se défendre. Plus d'une fois, sur les murs de sa résidence, ses yeux avaient rencontré des placards portant ces mots : *Résidence d'une Juive, reine de Jérusalem, fille d'un tailleur*. Souvent à un bal, à un festin, une voix avait tout à coup murmuré à son oreille des paroles railleuses ou injurieuses.

Les grandes dames surtout, jalouses à la fois de sa beauté et de son rang, ne négligeaient aucune occasion de lui faire sentir leur haine secrète; c'était par un coup d'œil méprisant, un chuchotement ricanier, un manque d'égard calculé, qu'elles lui faisaient comprendre le dédain intérieur qu'elles n'osaient manifester ouvertement. Esterka n'avait point de courage contre ces offenses sans cesse répétées; elle avait la petitesse d'en rougir, la faiblesse d'en souffrir; c'était un chagrin constant qui répandait

l'amertume sur tous les moments de sa vie.

Il arriva une fois que dans un bal masqué chez le roi, à minuit, parût une femme à la taille élégante, au pas majestueux; tous les regards se tournent vers elle; l'inconnue, en se dépoignant de son domino, découvre le costume des femmes juives. A cette vue, les rires sardoniques de toute la cour firent comprendre à qui le coup était destiné. Mais Esterka sut vaincre sa douleur et braver l'insulte. Loin de se laisser abattre, elle court dans son boudoir, rejette ses habits et revêt en toute hâte le costume des reines de Jérusalem. Oh! il fallait la voir, le front ceint d'une sorte de bandeau nommé en Pologne *binda*, formant à la fois un casque et une couronne, garni de perles et de diamants, avec un corsage bariolé, richement brodé, le cou entouré d'un collier de saphirs et d'émeraudes; il fallait surtout la voir avec le

jupon et la tunique juifs marquant les formes charmantes de sa taille; lorsqu'elle rentra dans la salle dans ce costume s'harmonisant parfaitement avec le genre de sa beauté, elle produisit une telle impression, que toutes les préventions s'évanouirent pour faire place à un murmure d'admiration. Les chroniqueurs affirment qu'elle était si belle en ce moment, que tous les assistants, en extase, pardonnèrent à Kasimir son amour pour une Juive. Et elle, le sourire sur les lèvres, la colère au front, s'avança en disant : « Vous voyez, messeigneurs, que ce n'est pas la faute du costume, si celle qui le portait n'a pas su vous plaire. »

Telle fut la vengeance qu'elle tira de Rokiczana, qui quitta la salle en toute hâte pour cacher son dépit et sa confusion. L'amante délaissée de Kasimir avait été encouragée à cette méchanceté par les dames

de la cour, autrefois ses ennemies, mais qui aujourd'hui la caressent et la consolent par la haine plus grande qu'elles portent à sa rivale.

Mais Esterka ne sait pas toujours parer leurs traits avec le même courage et la même présence d'esprit. Elle ne peut dissimuler combien elle ressent l'offense des premières dames de la cour, qui s'en sont éloignées depuis qu'une Juive y paraît comme souveraine. Elle souffre visiblement quand les courtisans lui amènent des Juifs qui se disent ses parens ou ses anciens amis. Enfin elle ne put cacher sa peine quand l'empereur Charles dansa avec la princesse Elisabeth, sans lui faire le même honneur. Aussi, parmi les monarques étrangers, elle donne la préférence à Louis, roi de Hongrie; car ce prince adroit, qui a su capter à la fois la bienveillance du roi et des seigneurs, a

montré pour elle une attention particulière, et l'a traitée, en toutes circonstances, avec les égards dus à l'épouse de Kasimir et la reine de Pologne.

Quant au roi, il était heureux; après avoir imposé ses lois à la noblesse et au clergé, il jouissait en paix de la prospérité générale, de l'amour d'un peuple reconnaissant, et se reposait des soins de la couronne auprès d'une femme adorée. Durant plusieurs années, l'espoir d'un héritier avait seulement manqué à sa joie. Aujourd'hui qu'il est au moment de voir réaliser ce vœu, Kasimir n'a plus rien à demander au ciel. Aussi, lorsqu'on vint lui apporter la nouvelle de l'heureuse délivrance d'Esterka, lorsqu'on vint lui apprendre qu'il était père, qu'il avait un fils, un héritier de son trône, il ne fut pas maître de sa joie, et embrassa le médecin qui lui apportait cette nouvelle pro-

pice. Malheureux, il ne savait pas que là commençait le coup fatal qui devait miner sa vie et le conduire au tombeau: Joyeux, il appelle ses courtisans, fait distribuer des aumônes, ordonne que dans toutes les églises des actions de grâces soient rendues solennellement à l'Être suprême, et que le son des cloches instruisse les habitants de Krakovie que Dieu a accordé un fils au monarque, un héritier à la couronne de la Pologne.

Kasimir est au comble de la joie. Il espère vivre assez longtemps pour élever son enfant, et laisser un souverain capable de continuer son œuvre. Il restait près du lit d'Esterka, s'abandonnant à ces douces pensées, tantôt considérant la mère, tantôt l'enfant, désirant le caresser et n'osant pas toucher à un petit être si fragile. Des heures se passèrent ainsi, et le son des cloches ne se faisait pas enten-

dre, et aucun bruit du dehors n'accusait les réjouissances du peuple.

Le roi se lève, appelle ses courtisans, et demande s'ils ont rempli ses ordres. — Personne ne répond. Enfin Jacques de Melchтин s'avance triste, pâle, abattu. — Eh bien! répète Kasimir, a-t-on ordonné aux prêtres de faire des prières?

— Oui, sire.

— Et pourquoi le bruit des cloches n'a-t-il pas encore appris aux habitants de Krakovie que je suis père, et que la Pologne possède un prince héréditaire?

Jacques de Melchтин hésitait à répondre. Le roi ajouta d'un ton sévère : Parlez, parlez.

— Sire!

— Eh bien?

— Les prêtres ont répondu que les cloches des églises chrétiennes ne sont pas des-

tinées à célébrer la naissance du fils d'une Juive.

— Que dis-tu?

— La vérité, sire.

— Quoi! dans toute ma capitale il ne s'est pas trouvé un prêtre assez fidèle, assez éclairé, assez reconnaissant, assez prudent, pour savoir que cet enfant est mon fils, mon sang, ma vie, et que je le saurai faire respecter l'épée à la main.

— Pas un seul.

— Et l'évêque de Krakovie?

— Il attend votre audience, sire, avec les chefs de l'église, et les premiers sénateurs de votre royaume.

— Que me veulent-ils? demande Kasimir furieux.

— Ils veulent vous expliquer, sire, pourquoi ils ont désobéi aux ordres du monarque.

— Eh bien, messeigneurs, dit le roi en apercevant l'évêque de Krakovie, le dernier de vos serfs, s'il a le bonheur d'être père, a droit de se réjouir, d'invoquer l'assistance de l'église. C'est moi seul, votre roi qui en suis exclu, comme je vois; c'est à moi seul que le clergé refuse ses bénédictions; c'est pour moi seul que les réjouissances se changent en deuil.

— Sire, répliqua le vieillard, si nous avons désobéi à vos ordres, c'est au monarque et non pas au père. Vous nous avez toujours vus dévoués à la dynastie des Piast, qui respectait nos droits et faisait respecter les siens. Vous nous avez toujours vus nous associer à ce que vous avez voulu pour le bien du pays et la gloire de votre règne. De même, nous ne manquerons pas à nos devoirs vis-à-vis du prince que vous désignerez pour régner après vous; nous sommes prêts

à courber nos fronts....., mais devant un enfant légitime et catholique.

— Eh! quoi! mon fils n'est-il pas légitime?

— Non, Sire, si vous êtes chrétien; l'église n'a pas béni les liens qui vous unissent à sa mère; elle ne pouvait sanctionner l'union d'un prince catholique avec une Israélite.

— C'est votre ferme résolution, n'est-ce pas?

— Oui, sire, et nous serons plutôt martyrs de notre croyance que de reconnaître un prince que repousse notre foi.

La députation se retira, et pas un prêtre ne se déclara pour Kasimir, pas un noble ne prit son parti. Pour la première fois il se vit délaissé par ses courtisans et même par ses amis. Il restait seul auprès de sa femme et de son enfant, contemplant avec déses-

poir ce fils tant désiré auquel l'intolérance refusait le titre de légitime.

Le seul agent du roi de Hongrie, aussi perfide et aussi rusé que son maître, partageait sa douleur en apparence, et lui insinuait d'assurer la couronne à un prince fort, tolérant, humain, qui saurait continuer son œuvre. Kasimir l'écoutait sans répondre. Involontairement, il se rappelait la dernière audience de Ben-Joseph, et jetait un coup-d'œil sur le sabre de Boleslas le brave.

CHAPITRE XXXIV.

DÉNOUEMENT.

Quelques mois après cette scène si douloureuse pour Kasimir, les habitants de Krakovie, les larmes aux yeux, la douleur dans l'âme, se dirigeaient en foule vers le château pour s'instruire de l'état de la santé du roi. Kasimir, frappé dans ce qu'il avait de plus cher, plein de craintes pour l'avenir de sa famille et de son pays, était tombé ma-